

# Le Conte de la Table Verte

Dans une forêt à l'ouest de Paris, il existait une clairière que les animaux appelaient la Table Verte.

Ce n'était pas une vraie table, bien sûr. Les arbres n'avaient jamais éprouvé le besoin d'installer des meubles au milieu des fougères. C'était simplement un cercle d'herbe douce, entouré de chênes, de bouleaux et de quelques pins sérieux qui semblaient surveiller le monde depuis longtemps. Au centre, une vieille souche plate tenait lieu de plateau. On y déposait parfois des glands, des noisettes, des baies, une pomme tombée, un morceau de champignon, ou les pensées qu'on n'osait pas dire ailleurs.

Ekka connaissait bien cet endroit.

C'était un petit hérisson au pas prudent, avec des piquants honnêtes et un cœur souvent plus grand que lui. Il n'était pas le plus rapide des animaux, ni le plus spectaculaire. Il ne sautait pas de branche en branche comme l'écureuil, ne chantait pas comme la mésange, ne voyait pas dans la nuit comme la chouette. Mais il avait une qualité que la forêt respectait : il savait s'arrêter.

Ce matin-là, justement, il s'arrêta, car une pie venait d'atterrir sur la souche, agitée comme une pensée qui aurait avalé trop de café.

— Grande nouvelle ! cria-t-elle. Grande nouvelle !

La mésange pencha la tête.

— Encore une ?

— Celle-ci est vraie, répondit la pie, ce qui prouvait qu'elle-même n'en était pas tout à fait certaine.

Le vieux blaireau sortit de son terrier, l'air de quelqu'un qu'on dérangeait au milieu d'un rêve important. Le renard s'approcha sans bruit, la queue basse, les yeux déjà intéressés. L'écureuil descendit d'un bouleau avec deux noisettes dans la bouche et trois dans l'esprit. Quant à Ekka, il resta près d'une touffe de mousse, attentif.

La pie déploya un morceau de feuille froissée, volée au village, sur laquelle on distinguait quelques mots imprimés.

— Les humains organisent un concours, annonça-t-elle. Le thème est : « Délicieux ! »

À ce mot, tout le monde se tut.

Dans une forêt, le mot délicieux n'est jamais innocent.

Pour l'écureuil, délicieux signifiait noisette mûre, trouvée avant les autres et mangée sans témoin. Pour la mésange, c'était la première graine du matin. Pour le renard, cela dépendait de l'heure, de la faim et de la naïveté du voisin. Le blaireau, lui, pensait à des racines grasses

après la pluie. La chouette, qui dormait encore dans un chêne creux, aurait sans doute répondu que le silence aussi pouvait être délicieux, mais personne ne lui demanda son avis.

La pie poursuivit :

— Il faut présenter quelque chose. Une création. Une chose qui porte ce mot. Délicieux. Les humains aiment ça. Ils écrivent des histoires avec des mots simples pour compliquer leur vie.

— Et nous ? demanda l'écureuil.

— Nous devrions faire mieux qu'eux, répondit la pie. Nous devrions organiser notre propre concours.

Le renard sourit.

— Voilà une idée savoureuse.

La mésange recula d'une branche.

— Savoureuse pour qui ?

— Pour la forêt, bien sûr, dit le renard d'une voix trop douce.

Le blaireau grogna.

— Encore une affaire où chacun va prétendre que ce qu'il aime est supérieur à ce qu'aiment les autres.

— C'est le principe d'un concours, dit la pie.

— C'est donc une mauvaise idée, conclut le blaireau.

Mais l'idée était déjà entrée dans la clairière. Et les idées comme les samares, les graines de bouleau, voyagent mieux qu'on ne le voudrait. Avant midi, toute la forêt en parlait.

On décida que le concours aurait lieu le soir même, à la Table Verte. Chaque animal apporterait ce qu'il considérait comme le plus délicieux. La chouette jugerait car elle était ancienne, sévère, presque juste, et surtout trop lente pour courir après les concurrents en cas de dispute.

Ekka écouta sans rien dire.

Il pourrait apporter des baies, surtout celles du roncier généreux près de l'étang du Corra. Il pourrait apporter un morceau de pomme, une noix oubliée, un champignon tendre. Mais quelque chose le gênait. Le mot délicieux brillait trop. Il avait l'air joyeux, tout en portant une ombre.

Délicieux.

Il se répéta le mot en marchant sous les chênes et plus il le disait, moins il savait ce qu'il voulait dire. Et puis la forêt, elle, n'expliquait rien et laissait les feuilles trembler.

Ekka descendit vers l'étang. L'eau était calme. Des libellules passaient comme de petites pensées bleues. Il se pencha vers son reflet. Son museau y apparaissait un peu de travers, ce qui était normal : les étangs ne sont pas des miroirs très diplomates.

— Qu'est-ce qui est délicieux ? demanda-t-il.

Son reflet ne répondit pas mais une grenouille, posée sur une pierre, ouvrit un œil.

— Ce qui se mange, évidemment.

— Tout ce qui se mange n'est pas délicieux.

— Pour toi peut-être. Moi, je ne fais pas autant d'histoires. Une mouche lente, c'est délicieux.

Elle claqua la langue, attrapa quelque chose d'invisible et parut satisfaite de sa philosophie.

Ekka continua son chemin et il rencontra l'écureuil près d'un vieux bouleau. Celui-ci triait des noisettes avec l'air inspiré d'un banquier mystique.

— Je vais gagner, dit l'écureuil.

— Avec des noisettes ?

— Pas des noisettes. La noisette.

Il montra un fruit rond, doré, parfait.

— Je l'ai gardée depuis l'automne. Elle a survécu à la pluie, au froid, à mes envies et à trois tentatives de vol de la pie. Elle est précieuse.

— Tu vas la partager ?

L'écureuil cligna des yeux.

— La partager ?

Il regarda Ekka comme si celui-ci venait de proposer d'éteindre le soleil pour économiser la lumière.

— Mais alors, elle ne serait plus mienne.

Ekka comprit que la noisette était peut-être délicieuse, mais que son délicieux à elle avait des barrières autour.

Plus loin, il croisa le renard. Celui-ci rapportait des mûres écrasées dans une large feuille de châtaignier. Le jus rouge coulait sur ses pattes.

— Tu participes ? demanda le renard.

— Je cherche encore.

— Mauvais signe. Quand on cherche trop longtemps ce qui est délicieux, c'est qu'on n'a pas assez faim.

— Tu crois ?

— La faim simplifie tout.

Le renard sourit. Ses dents, elles aussi, semblaient avoir une opinion.

— Et toi, qu'apportes-tu ?

— Une compotée de mûres sauvages, répondit-il. Avec une pointe de rosée et un soupçon de patience. Enfin, surtout des mûres.

— Tu veux gagner ?

Le renard baissa les yeux vers son offrande.

— Non. Je veux qu'on dise que c'est délicieux.

Il avait dit cela sans ruse, presque tristement et Ekka le regarda autrement. Il comprit alors que même le renard, sous son pelage roux et ses manières de phrase bien taillée, portait une faim qui n'était pas seulement celle du ventre.

À la tombée du jour, la Table Verte était prête.

La pie avait décoré la souche avec des plumes trouvées, dont plusieurs ne lui appartenaient pas. Le blaireau avait apporté des racines. L'écureuil avait posé sa noisette parfaite au centre d'une feuille, à distance raisonnable de tout le monde. La mésange avait rassemblé des graines minuscules. Le renard avait sa compotée. Même la grenouille, venue de l'étang en sautant avec une lenteur solennelle, avait offert une mouche, ce qui créa un silence poli.

La chouette descendit enfin de son chêne. Elle se posa sur une branche basse et regarda les concurrents.

— Le concours peut commencer, dit-elle. Que chacun présente ce qu'il juge délicieux.

La pie passa la première. Elle avait apporté un morceau de sucre volé près d'une terrasse humaine. Elle le déposa sur la souche avec une fierté insupportable.

— Voilà, dit-elle. Blanc, brillant, rare, humain. Délicieux.

La chouette goûta un grain. Elle resta immobile.

— C'est sucré, dit-elle.

— Donc délicieux.

— Non. Sucré.

La pie se vexa, mais nota tout de même que la chouette n'avait pas recraché.

Le blaireau présenta ses racines. La chouette goûta, réfléchit, puis déclara :

— Profond.

Le blaireau hocha la tête. Il aimait les compliments qui n'en faisaient pas trop.

La mésange présenta ses graines.

— Léger, dit la chouette.

La grenouille tendit sa mouche. La chouette la regarda longtemps.

— Je te crois sur parole.

La grenouille parut honorée.

Puis vint l'écureuil. Il s'avança avec sa noisette parfaite. Toute la clairière retint son souffle, surtout la pie.

L'écureuil fendit la coque d'un coup sec. L'odeur monta, ronde, chaude, ancienne. La chouette goûta un minuscule morceau.

— Très bon, dit-elle.

L'écureuil se redressa.

— Très bon ?

— Oui.

— Pas délicieux ?

La chouette ferma les yeux.

— Il manque quelque chose.

— Quoi ?

— Quelqu'un d'autre.

L'écureuil ne comprit pas tout de suite. Puis il regarda sa noisette, la clairière, les animaux autour de lui. Avec un soupir si petit qu'il ressemblait à une feuille qui tombe, il partagea le reste.

Cette fois, lorsque chacun en reçut une miette, la noisette changea de goût. Elle n'était plus seulement parfaite. Elle était devenue un peu maladroite, un peu fragile, un peu commune. Et curieusement, meilleure.

Le renard passa après lui. Sa compotée de mûres brillait dans la feuille. La chouette goûta. Ses yeux s'arrondirent.

— C'est presque délicieux.

Le renard baissa les oreilles.

— Presque ?

— Il y a trop d'envie d'être aimé dedans.

Le renard détourna la tête. Personne ne rit. Même la pie eut la délicatesse de ranger son bec.

Alors tous se tournèrent vers Ekka.

Le petit hérisson était resté au bord du cercle. Devant lui, il n'y avait rien. Pas de feuille, pas de fruit, pas de racine, pas de graine. Rien qu'un petit bol de terre cuite qu'il avait trouvé un jour près du chemin des humains.

— Et toi ? demanda la chouette.

Ekka s'avança lentement.

— J'ai apporté quelque chose.

La pie se pencha.

— Je ne vois rien.

— C'est normal, dit Ekka.

Le renard huma l'air.

— Je ne sens rien.

— C'est normal aussi.

L'écureuil fronça le museau.

— Si ça ne se voit pas et si ça ne se sent pas, comment veux-tu que ce soit délicieux ?

Ekka posa le bol sur la souche.

— Il faut fermer les yeux.

— Ah non, dit la pie. Quand on ferme les yeux, on se fait voler quelque chose.

— Pas cette fois.

La chouette observa Ekka. Il y avait dans son regard une gravité douce, comme si elle avait déjà compris une partie de ce qui n'était pas encore arrivé.

— Fermons les yeux, dit-elle.

Les animaux obéirent, plus ou moins. La pie garda un œil entrouvert, mais comme elle louchait un peu de curiosité, cela ne servit à rien.

Ekka parla d'une voix basse.

— Pensez à une chose que vous avez trouvée délicieuse dans votre vie. Pas forcément la meilleure. Pas forcément la plus rare. Une chose qui vous a nourris autrement.

Le vent passa dans les feuilles.

— Ne cherchez pas avec votre langue, continua Ekka. Cherchez avec ce qui tremble quand personne ne regarde.

La forêt devint très calme.

La mésange pensa à une graine reçue en plein hiver, quand la neige avait couvert le sol et qu'elle croyait ne plus rien trouver. Cette graine n'avait pas été seulement une graine. Elle avait été le matin qui continuait.

Le blaireau pensa à la première racine qu'il avait mangée après une maladie. Elle avait eu le goût du retour.

L'écureuil pensa à la noisette qu'il venait de partager. Elle était moins à lui, mais elle semblait plus grande.

Le renard, lui, résista. Il chercha une ruse, une proie, un festin, une victoire. Mais derrière tout cela, une autre image monta. Il se revit renardeau, avant d'être habile, avant d'être craint, avant d'avoir appris à sourire avec ses dents. Sa mère lui rapportait des mûres écrasées. Il les mangeait contre son flanc chaud. Ce n'était pas le goût des mûres qu'il avait oublié. C'était le droit d'être nourri sans devoir mériter la tendresse.

Quand il rouvrit les yeux, il pleurait.

La pie fit semblant de regarder ailleurs.

La chouette demanda :

— Alors ?

Le renard souffla :

— Délicieux.

Le mot tomba dans la clairière avec un poids étrange.

Délicieux.

Cette fois, personne ne pensa à rire. Alors les autres goûtèrent aussi. Pas avec la bouche. Avec cette partie d'eux-mêmes qui d'ordinaire reste en arrière, parce qu'elle est trop lente pour les conversations ordinaires.

La pie retrouva le goût d'un ciel d'orage traversé sans peur.

La grenouille retrouva la fraîcheur de sa première pluie.

La mésange retrouva le chant qu'elle avait poussé un matin sans savoir pourquoi.

Le blaireau retrouva l'odeur de son terrier lorsqu'il était petit et que le monde entier tenait dans une galerie tiède.

La chouette elle-même ferma les yeux plus longtemps. Elle retrouva une nuit ancienne, avant la fatigue, où chaque étoile semblait lui parler personnellement.

Quand tous rouvrirent les yeux, la clairière avait changé. Ou plutôt, elle était la même, mais chacun la voyait autrement. La souche n'était plus seulement une souche. Les fougères n'étaient plus seulement des fougères. La nuit n'était plus seulement la nuit. Elle avait ce goût profond des choses qui restent quand on cesse de vouloir les posséder.

La pie, qui détestait perdre, déclara à pleine voix:

— Je propose qu'Ekka gagne.

— Pour une fois, dit le blaireau, je suis d'accord avec une phrase bruyante.

L'écureuil leva une patte.

— Mais qu'a-t-il apporté exactement ?

Tous regardèrent le bol et Ekka ne répondit pas.

La chouette descendit de sa branche. Elle s'approcha de la souche, pencha la tête et contempla longuement le petit récipient de terre.

Puis elle demanda :

— Pouvons-nous voir ?

Ekka baissa les yeux.

— Oui.

La chouette prit délicatement le bol entre ses serres et l'inclina vers le cercle. Les animaux se penchèrent et il n'y avait rien dedans.

Pas une graine.

Pas une goutte.

Pas une miette.

Le bol était vide.

Un murmure parcourut la clairière, et la pie ouvrit le bec, le referma, puis l'ouvrit encore, ce qui chez elle équivalait à un grand bouleversement intérieur.

— Mais alors, dit-elle, nous n'avons rien goûté ?

Ekka sourit doucement.

— Si.

— Mais ce n'était pas dans le bol.

— Non.

Le renard fixa le vide du récipient. Son visage avait perdu sa ruse. Il ressemblait soudain à un animal fatigué d'avoir trop longtemps fait semblant d'être dangereux.

— Où était-ce ? demanda-t-il.

Ekka posa une patte sur la souche.

— Dans ce que chacun avait oublié de nourrir.

Le silence qui suivit fut immense. La forêt semblait écouter sa propre respiration et la chouette regarda les animaux un à un.

— Voilà donc la chose la plus délicieuse, dit-elle. Ce n'est pas ce qui remplit la bouche. C'est ce qui réveille la faim juste au bon endroit.

La pie secoua ses plumes.

— Les humains ne comprendront jamais ça.

— Les humains comprennent parfois très bien, répondit Ekka. Mais souvent après avoir cherché longtemps dans leurs assiettes.

Tout le monde resta encore un moment autour de la souche. Personne ne voulait vraiment partir. Le concours était terminé, mais quelque chose continuait de se déposer en eux, comme une poussière de lumière.

Le renard s'approcha d'Ekka.

— Tu savais ?

— Non.

— Alors pourquoi as-tu apporté un bol vide ?

Ekka hésita.

— Parce que je n'avais rien d'assez bon à offrir.

Le renard le regarda, puis rit doucement. Ce n'était pas son rire habituel. Celui-ci n'avait pas de dents.

— C'est peut-être pour cela que c'était délicieux.

Plus tard, lorsque la lune monta au-dessus des chênes, les animaux se dispersèrent. La pie repartit avec son morceau de sucre, qu'elle trouvait soudain un peu moins glorieux. L'écureuil chercha une autre noisette à partager, ce qui l'inquiéta profondément. Le blaireau rentra dans son terrier en mâchant une racine et une pensée. La mésange s'endormit avec un chant minuscule dans la gorge. Le renard resta longtemps au bord de la clairière, les yeux tournés vers les mûres noires.

Ekka, lui, récupéra son bol vide et prit le sentier qui descendait vers l'étang. La nuit sentait la terre humide. Les pins faisaient entendre leur souffle grave. Les bouleaux, plus pâles, semblaient garder pour eux une part de lune.

Arrivé près de l'eau, Ekka posa le bol devant lui et regarda son reflet.

— C'était donc cela, murmura-t-il.

Pour la première fois, il comprit que le vide n'était pas toujours un manque. Parfois, c'était un espace préparé pour que quelque chose revienne.

Il pensa à tous ceux qui cherchent le délicieux dans ce qu'ils accumulent, dans ce qu'ils gagnent, dans ce qu'ils montrent, dans ce qu'ils gardent pour eux. Il pensa aux humains, aux animaux, aux renards, aux écureuils, à lui-même. Il comprit que la gourmandise la plus profonde n'était pas celle du ventre. C'était celle de l'âme lorsqu'elle reconnaît enfin une lumière qu'elle avait cessé d'attendre.

Alors il sourit et dans la forêt, personne ne le vit. Sauf peut-être la chouette, ou le vieux chêne, ou ce petit silence qui, depuis le début, avait tout préparé.

Le lendemain matin, la pie retourna près du village. Elle voulait rapporter aux humains le résultat du concours de la forêt. Mais elle ne savait pas comment expliquer un bol vide, un renard en larmes, une noisette partagée, une mouche respectée, ni cette étrange victoire d'un hérisson qui n'avait rien cuisiné.

Elle retrouva pourtant, sur la terrasse d'une maison, la feuille du concours humain.

Le mot était encore là, imprimé en grosses lettres : **Délicieux !**

La pie pencha la tête et cette fois, elle ne se contenta pas de lire le premier mot. Elle tira doucement avec son bec l'affiche qui avait été glissée entre les pages d'un livre ouvert, comme un marque-page oublié.

Le livre s'intitulait :

### **Le Conte de la Table Verte**

La pie resta immobile car elle savait lire assez pour reconnaître certains mots. Pas tous, mais assez pour sentir qu'un piège étrange venait de se refermer, non pas sur elle, mais autour du monde.

Sous le titre du concours, l'affiche disait :

*Fermez les yeux.*

*Rappelez-vous l'une des recettes les plus délicieuses que vous ayez connues.*

*Pas seulement son goût.*

*Rappelez-vous la personne, le lieu, le silence, la faim, l'attente, la lumière.*

*Puis venez la présenter.*

La pie sentit ses plumes se serrer, elle relut encore, puis elle regarda le livre ouvert.

Sur la page de gauche, une illustration représentait une clairière entourée de chênes, de bouleaux et de pins. Au centre, une vieille souche plate tenait lieu de table. Des animaux étaient rassemblés autour. Il y avait une chouette, un écureuil, un renard, une mésange, un blaireau, une grenouille.

Et, devant la souche, un petit hérisson tenait un bol vide.

La pie ouvrit le bec et cette fois, aucun son ne sortit.

Sur la page de droite, quelques lignes racontaient comment les animaux de la forêt avaient organisé leur propre concours autour du mot délicieux. Chacun avait apporté ce qu'il croyait être le meilleur. Le sucre, les graines, les racines, les mûres, la noisette parfaite. Puis était venu le tour du hérisson.

Il n'avait rien apporté. Rien, sauf un bol vide et une pointe d'imagination.

La pie recula d'un pas. Elle comprit alors que l'histoire qu'elle croyait avoir vécue venait peut-être d'être lue par quelqu'un avant elle. Ou bien écrite après. Ou bien rêvée par la forêt, puis déposée dans un livre humain pour voir si les humains sauraient encore fermer les yeux.

C'était très contrariant car la pie aimait les choses simples. Les miettes, les bijoux, les morceaux de sucre, les vérités qu'on peut emporter dans le bec. Mais celle-ci ne se laissait pas voler. Elle restait là, ouverte entre deux pages, légère et impossible à transporter.

Elle lut encore la dernière phrase du passage.

*Le vainqueur fut le hérisson, car il avait compris que le délicieux ne réside pas toujours dans ce que l'on mange, mais parfois dans ce que l'on devient capable de se rappeler.*

La pie regarda autour d'elle. La terrasse était vide avec une tasse qui refroidissait sur une table. Une chaise avait été reculée, comme si quelqu'un venait de partir, peut-être pour chercher une recette, peut-être pour retrouver un souvenir, peut-être pour écrire une nouvelle.

Alors la pie fit une chose rare. Elle ne vola ni le livre, ni l'affiche, ni même le petit morceau de sucre posé près de la tasse. Elle revint à la Table Verte, au milieu de la clairière avec seulement une phrase dans le bec.

— Les humains aussi ferment les yeux, annonça-t-elle.

Personne ne répondit d'abord et puis le blaireau leva lentement la tête.

— Tous ?

— Non, dit la pie. Mais certains essaient.

La chouette, perchée sur sa branche, sembla sourire sans bouger.

— Alors le concours continue.

Ekka regarda son bol vide et comprit que l'on n'avait peut-être pas organisé le concours pour gagner contre les humains, mais pour leur répondre, pour leur rappeler quelque chose. Ou peut-être simplement parce que les bonnes histoires poussent des deux côtés des chemins.

Depuis ce jour, dans cette forêt à l'ouest de Paris, quand un animal trouve quelque chose de vraiment bon, il ne dit plus tout de suite : « Délicieux ! », et il ferme d'abord les yeux. Puis il vérifie si cela nourrit seulement sa bouche, ou si cela descend plus loin.

Et lorsque cela descend vraiment plus loin, jusque dans cette clairière intérieure où les souvenirs, les peurs et les tendresses attendent qu'on les invite à table, alors seulement il prononce le mot.

Doucement.

Comme on ouvre un bol vide.

Comme on glisse une affiche entre les pages d'un livre.

Comme on découvre que l'histoire que l'on croyait raconter nous avait peut-être déjà invités à la vivre.

**Délicieux.**